

TRADITION MARTIALE

Le prolongement d'une



Le regard que les défenseurs d'une "tradition martiale pure et dure" portent sur ceux qui pratiquent des gestuelles de combat débarrassées de toute référence à

une tradition quelconque, mettant l'accent et l'effort sur la seule efficacité de terrain, souligne un fossé entre deux mondes revendiquant l'un et l'autre le "vrai" martial. Sensei Roland Habersetzer (Hanshi et 9^è dan de Karatedo du Gembukan au Japon, avec le titre de Soke de son propre style, le Tengu-ryu ©) s'est fortement engagé dans la recherche d'une redéfinition du martial qui pourrait largement satisfaire les uns et les autres. Ses précédentes réflexions parues dans "Dragon" étaient imprégnées du regret de constater que ces deux domaines de pratique s'ignoraient sur bien des points. Il revient ici sur cet état des lieux, à son sens responsable de bien des pertes de la "substance martiale" dans les deux cas, en suggérant qu'une clarification serait profitable à tous, à condition de remettre en question certains dogmes rigides des tenants d'une tradition classique et certaines prétentions injustifiées des autres. Une opposition qui n'est pas prête de s'éteindre, mais voici des lignes qui pourraient inciter à une prise de conscience, et peut-être même à une démarche constructive, tous les volets du "martial" confondus.

Comme toute autre activité, pour garder leur pertinence dans le monde actuel, les arts martiaux doivent continuer à évoluer et à s'épanouir. Cependant, dans cette ruée pour créer des sports de combat qui soient accessibles à quiconque et utiles pour tous, inévitablement, certaines valeurs profondes sont perdues. Les traditions sont là pour nous rappeler nos origines et notre unicité.

Même si les Ryu ont été créées il y a quelques siècles pour aborder des problèmes spécifiques à leurs époques, cela ne justifie pas leur fossilisation dans des sociétés de préservation et les musées. (...) Elles peuvent encore être des traditions vivantes, nous offrant une connexion directe et solide avec le passé. Jadis elles étaient de puissantes éducatrices enseignant des valeurs aussi fondamentales que la loyauté, la morale, le courage, autant qu'un profond sentiment d'appartenance. Ce qu'elles peuvent encore être (...). Aux hommes et aux femmes qui s'adonnent aux sports modernes de combat, je dis que malgré les avantages qu'ils ont pu tirer de largage de la pratique martiale traditionnelle, ils se sont privés de découvertes merveilleuses. »

(Ellis AMDUR,

« Traditions martiales », Budo Editions)

Une tradition qui ne doit pas se limiter à se perpétuer à l'identique

J'ai très vite pensé, et il y a déjà longtemps, qu'il existait quantité de façons, dans une vie, de se mettre en quête du meilleur qui peut exister en l'Homme. J'ai un jour, comme d'autres, choisi de faire confiance à la voie traditionnelle des arts martiaux de

l'Extrême-Orient pour assouvir ce que l'on peut définir comme un besoin de perfectionnement de soi. Avec, aussi, l'objectif de devenir utile dans une société qui ne peut survivre qu'ancrée dans des valeurs ayant déjà fait leurs preuves au cours du temps passé. De me mettre sur cette route appelée "Do" ou "Michi" au Japon, cette "voie", ce chemin qui, en exigeant sans cesse de nous le dépassement de notre être "primitif", doit nous mener à l'état d'Être "véritable", ou "accompli". De chercher à comprendre ce qu'enseignait en ces termes la tradition martiale, derrière ses diverses formes d'expressions techniques. Parce qu'elle m'a paru le mieux répondre à la fois à mon tempérament et à toutes ces questions que je me posais à mesure que je sentais l'énergie vitale (Ki) grandir en moi. Elle m'a déjà donné beaucoup de réponses et m'en donnera d'autres encore. Car il est dit que cette Voie ne prend jamais fin. Seul le temps du cheminement nous y est mesuré. Ce qui ne dépend pas de nous. Mais d'autres encore pourront l'emprunter après nous, tant que nous prendrons le soin de la laisser praticable, ouverte. S'ils continuent à le faire avec la même sincérité et la même humilité. Sinon, cette incomparable Voie de l'Homme, où il peut apprendre à "être" au lieu de se contenter d' "exister", disparaîtra dans l'ignorance générale. Et, pire, dans des dérapages dont on mesure aujourd'hui déjà les conséquences. Ce fil, qui guide les prati-

TIALE

ne finalité guerrière

quants d'arts martiaux (je parle toujours des arts martiaux authentiques, pas de leurs avatars ludiques et/ou sportifs, si largement médiatisés) et qui relie temps passé, temps présent et temps à venir, s'appelle tradition. Cette ligne dessine une direction constructive, qui devrait sans cesse se renforcer d'amont en aval, d'hier à demain. La respecter, la comprendre et l'expliquer, la transmettre en l'enrichissant des expériences et des connaissances de notre temps, afin que l'arbre continue à produire des fruits utiles "ici et maintenant", époque après époque, c'est avoir pour qui l'emprunte un comportement digne pour le temps qui est le sien: il en hérite, il y pratique, il la transmet. Avec le soin, le respect et la responsabilité que cela implique. Reste à s'entendre sur ce que nous voulons encore transmettre. Sur ce qu'il est encore utile de transmettre. Car une chose me paraît évidente: une tradition, dans quelque domaine que ce soit, est le produit du temps, qui ne s'arrête jamais, l'accumulation de strates de savoirs et de savoir-faire qui ont perduré à travers ce temps. La nôtre, martiale, porte en elle un objectif guerrier qu'il ne faut jamais oublier. Et celle-ci doit également continuer à vivre, pas seulement exister, reproduite à l'identique. Cette nuance est fondamentale dans sa compréhension (1).

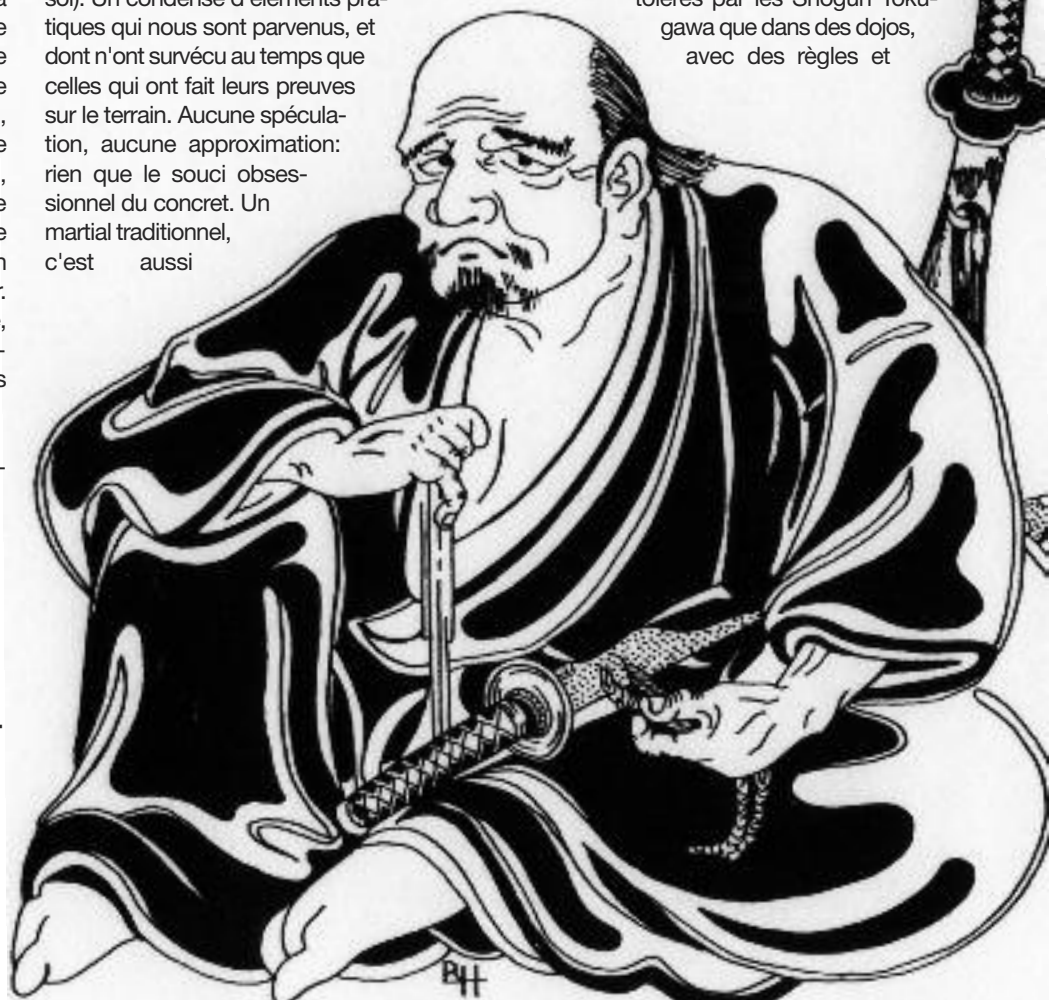
Bugei ET Budo

Il ne suffit pas de clamer haut et fort un at-

tachement à une tradition pour se mettre à l'abri de toute remise en cause. Comme un refuge, comme un enracinement définitif dans un choix de comportement "martial". Pour ne plus chercher, ne plus se casser la tête, ne plus se sentir concerné par les nouvelles problématiques qui résultent d'une société qui bouge sans cesse. Car enfin, c'est quoi, la tradition dans le domaine du martial ?

C'est d'abord, et de loin, un paquet de concepts et de techniques venues du passé, dont le seul but était de permettre de survivre à tout prix sur un champ de bataille. Un riche ensemble de "Bugei" (techniques de guerre, tournées vers l'extérieur de soi). Un condensé d'éléments pratiques qui nous sont parvenus, et dont n'ont survécu au temps que celles qui ont fait leurs preuves sur le terrain. Aucune spéculation, aucune approximation: rien que le souci obsessionnel du concret. Un martial traditionnel, c'est aussi

(mais en second lieu seulement) un accompagnement mental pour que ce Bu-gei reste sous contrôle en des temps où il n'était plus absolument nécessaire. Le "Bu-gei" a alors évolué vers le "Bu-do" (chemin de la guerre, mais tourné vers l'intérieur de soi), sous l'ère Tokugawa (1603-1868). Avec la mise en avant de valeurs humaines, pour que l'homme ne soit pas réduit à une machine de guerre. Ce fut une tentative, honorable, pour civiliser une société jusque-là fondamentalement guerrière. Mais avec, inévitablement, une perte de substance (appauvrissement) dans la gestuelle proprement guerrière à mesure que les affrontements individuels n'étaient plus tolérés par les Shogun Tokugawa que dans des dojos, avec des règles et



Bun-bu-ichi: "arts littéraires (Bun) et arts guerriers (Bu) sont un". Une sentence apparue au début de l'ère Tokugawa, pour rendre attentif à la recherche d'une société pacifiée voulue par le nouveau pouvoir unificateur du Japon. Bun-bu vise à l'harmonie des deux facettes d'un savoir que devait pouvoir présenter le guerrier accompli et idéal incarné par le Samourai (dessin de R.Habersetzer, copyright. Voir dans "Histoires de Samourais. Récits de temps héroïques", Budo Editions 2008).

des interdits qui passèrent progressivement au premier plan, au prix d'une prise de distance avec la recherche de l'efficacité. Et, donc, quelques remises en question sévères, avec des résultats désastreux, lorsqu'il fallut transférer ces "connaissances" en pratique, c'est à dire lorsque le pouvoir central eut à nouveau besoin de vrais guerriers pour gagner sur le terrain et ramener l'ordre au pays (2).

Ce que j'aimerais rappeler ici c'est qu'à aucune époque de la construction de cette "sacro-sainte" tradition, jamais aucun guerrier (ni au Japon ni ailleurs), jamais aucun samouraï, chef d'école ou non, jamais aucun Ronin, qui ne voulait dépendre de rien ni de personne, jamais personne n'est passé à côté de ce qui pouvait lui assurer l'avantage pour la victoire au moment décisif: techniques, armes, recherche mentale, stratégie, ruses. Tous les styles de combat ont toujours intégré ce qui pouvait être intéressant ailleurs. Quitte à le voler... entre maîtres! Parfois de la plus vilaine manière. La tradition martiale a été construite sur vols, trahisons, réalismes, effusions de sang. Il n'y a rien de naïf ni d'angélique dans la véritable histoire des Ryu, de leurs maîtres, de leur transmission, de leurs héritiers et disciples rivaux (il suffit de creuser un peu plus avant dans leurs vies). Pourquoi ne pas s'en souvenir aujourd'hui ? On peut comprendre que la vérité historique n'arrange pas les adeptes de belles histoires, rêveurs d'un temps où tout est censé avoir été bien mieux qu'aujourd'hui, avec des combattants toujours exemplaires. Où le combat était "propre" derrière des principes immuables et une éthique qui primait sur l'obsession du résultat (tout simplement la survie, au long des siècles sombres du Moyen Âge japonais). Chacun est finalement libre d'alimenter des rêves et des chimères qui lui permettent de mieux vivre sa vie. La vérité, cependant, c'est que tant que la quittance de la pratique reposait sur le résultat d'un affrontement de survie, il n'y a jamais eu aucune place, même pas l'épaisseur d'un cheveux, entre ce qui était reconnu comme efficace et ce qui ne l'était pas. Le verdict était sans appel, sans glose inutile. La tradition, la seule qui méritait d'être passée à la génération suivante (et que celle-ci retenait, d'ailleurs), était faite de cette étoffe-là ! Tout un corpus intelligent ayant fait ses preuves. Le reste était rapidement condamné à l'oubli. Au final, la recherche du "Do" était un luxe que ne pouvaient se permettre que ceux qui maîtrisaient également

"Gei". Certes un beau "plus", mais qui ne pesait pas lourd sans le reste sur le champ de bataille.

Une tradition qui doit garder un sens

Pourquoi un tel positionnement aurait-il changé après tant de siècles d'affrontements des humains ? Sous le faux prétexte que nous en aurions désormais définitivement terminé avec tant d'horreurs ? Qui peut-y croire ? Le cheminement passé de



La réalité et la crédibilité des techniques (Bugei) doivent absolument rester entretenues dans une pratique Budo. Ainsi, dans l'optique de l'art martial classique, la priorité d'une réponse à une attaque ne saurait-elle consister en un point marqué sur une zone validée par un règlement sportif, pour obtenir un verdict de l'arbitre, mais en une technique explosive, fulgurante, précise et mettant derechef fin à l'agression, en visant un point vital (il est entendu qu'une telle recherche en dojo s'accompagne toujours de la notion de contrôle, "Sun-dome").

l'homme concerné par la guerre, qu'il la fasse ou la subisse, et aussi bien dans son souci d'efficacité absolue derrière une pratique viscéralement orientée vers la survie sur le terrain (toujours perfectible: un Bu-gei obligatoirement réactualisé), que dans sa recherche intérieure (un Bu-do, avec la défense des valeurs qui ont accompagné certains vrais guerriers d'antan et leur ont donné dans l'Histoire un profil attrayant), ne serait-il plus transposable dans notre société actuelle ? La vocation initiale de cette préoccupation serait-elle devenue sans intérêt ? Sans utilité ? Je ne le crois pas.

Il y a aujourd'hui une dichotomie dans ce qui touche à la science du combat. Deux démarches coexistent et, s'ignorent volontiers. Chacune se retranchant derrière "sa" vérité. En dojos, on reproduit scrupuleusement. A s'en user le corps et l'esprit, avant d'aban-

donner lorsque cette usure devient ingérable. Et faut-il rappeler que le dojo est un endroit "protégé", où ne pratiquent (en principe) que des "gens de bien", jamais adversaires...? Hors des dojos, on privilégie l'efficacité certes (aspect "Gei"), mais en se passant volontiers des valeurs (aspect "Do") davantage perçues comme des freins à cette efficacité. On privilégie l'obtention rapide d'un résultat sur un travail de fond. Car il faut s'inscrire dans un temps qui s'accélère sans cesse. Dans un tel contexte les dites

valeurs (c'est encore "bancable", des valeurs...?) s'égarer d'autant plus vite que la société "brise les codes" (il paraît que c'est une marque de modernité). Or la tradition martiale consiste en un legs d'une arme qui nous est venue de loin, avec un mode d'emploi, mais aussi une morale. Voilà où se situe le problème, dans une perspective historique de maintien de la démarche qui constitue l'âme même de cette tradition. Ne parler que de ce code, oublier l'arme, lui nier sa potentialité ultime, c'est vivre une tradition bancable, déviée de son sens. Ne parler que de l'arme (main nue ou armée), c'est entrer dans une configuration de pratique dangereuse. C'est pourquoi je prétend qu'une arme d'antan, juste entretenue depuis une époque où le savoir-faire était ce qu'il était mais ne pouvait imaginer les développements futurs, est une arme du passé, terriblement datée et dangereuse pour celui qui peut être amené à lui confier sa vie au moment crucial. Mais également que, même avec l'usage d'une arme actualisée (3) sans accompagnement d'un code moral, les

conséquences sociales seraient aussi dangereuses et inacceptables. Ce n'est que dans le bon usage et le respect de ces deux impératifs que la tradition martiale peut encore garder une utilité. Elle doit garder un sens, au besoin le retrouver, en tenant compte de l'époque dans laquelle elle se manifeste et se vit. Il faut entretenir le cadre dans lequel elle s'est développée et n'y permettre aucun dérapage, aucune approximation. La tradition martiale reconnaîtrait-elle encore seulement ceux qui s'en réclament aujourd'hui ?

Une tradition martiale au service d'une société de paix

La tradition, n'a jamais été du folklore ou un jeu courtois. Elle reflétait l'air de son temps. Pourquoi en serait-il autrement aujourd'hui ? Qui donc a intérêt à ce qu'elle reste arrêtée dans le temps ? Momifiée dans une vi-

trine de musée ? Simplement notre refus de voir en face l'état du monde ? Il y en aura toujours des hommes de guerre, ou prédateurs de tous bords, hélas. Auxquels il faudra s'opposer pour ne pas périr. Il est donc essentiel de garder à la tradition dont nous nous réclamons dans nos dojos sa finalité guerrière (la potentialité de servir en tant qu'arme de guerre) qui fut à son origine. Si cela choque, au point de ne plus se reconnaître dans une telle orientation de pratique, il convient de se placer une fois pour toute dans un cadre de pratique assumée, et ne plus entretenir un flou préjudiciable aussi bien à la vraie tradition qu'à ses clones dont on se satisfait aujourd'hui.

Cela passe sans aucun doute par un retour à un Bu-gei fort, dont les techniques tiennent la route face à la violence d'aujourd'hui et aux armes dont dispose cette violence. L'art réellement martial doit pouvoir servir à sauver sa vie et à porter assistance à celui ou celle qui n'est pas familier (ère) avec ce genre de réponse possible et parfois nécessaire. C'est la priorité absolue. Mais aussi... conserver un esprit Bu-do, qui modère, contrôle, détourne cette violence avant qu'elle

ne s'abatte. Il faut absolument garder les enseignements qui ont toujours tenté d'humaniser ce guerrier, de le contrôler en lui inculquant des valeurs et l'importance première du contrôle, du discernement, de l'esprit "juste". Tout ce qui fait la différence entre un guerrier responsable (qui protège) et un prédateur sans foi ni loi (qui détruit). En résumé, il faut enseigner et pratiquer le vrai Bu-gei en l'accompagnant toujours de l'esprit Bu-do (qui n'a rien à voir avec les sensations que peuvent procurer les sports de combat ou les pratiques ludiques). Une main nue, un pied, un genou, un coude, peuvent être aussi dangereux qu'une arme tranchante ou une arme à feu (c'est juste une question de distance), et dans tous les cas de figure le danger n'est pas l'arme potentielle mais l'esprit qui est incapable de la contrôler. La première étape est facile et rapide (l'imagination de l'homme pour blesser ou tuer est sans limite). La seconde étape est tout autre chose... Et c'est là que se situerait le "plus" dans un enseignement de dojo, ce "lieu où souffle l'esprit". Ce serait le rafraîchissement d'une vocation traditionnelle et comparable à rien de ce qui peut se proposer ailleurs. Mais un retour à cet enseignement-là saura-t-il faire fi des préjugés qui l'éloignent trop souvent de la révision aujourd'hui indispensable de quantité de techniques comme d'approches mentales ?

S'en tenir à la tradition figée (comme on fos-



Même si cette technique (ou rafale de techniques) permet à Uke de reprendre le contrôle de la situation, elle doit toujours être suivie mentalement (Uke reste prêt à une reprise de l'action si nécessaire) et visuellement (Uke se sécurise par un regard périphérique, prêt à capter tout nouveau danger pour y faire face dans l'instant: un autre comportement, essentiel dans un combat de survie, tout à fait propre au Tengu-ryu Karatedo par rapport à celui d'un karaté sportif où le combattant se verrouille en "vision tunnel" sur un seul adversaire). Photos de Isabelle Jans.

siliserait dans un beau cadre une photo instantanée couleur sépia) devient une impasse d'autant plus dangereuse que celui qui s'y accroche ne comprend rien à l'obsolescence de fait de ce qu'il pratique. Il reste dans une bulle, hors du temps et de ses contingences. Dangereusement exposé.

La vraie question est donc de savoir comment faire le lien. Comment rapprocher des connaissances qui sont en train de prendre des directions contraires. Pour recomposer un tissu de savoirs qui constituera... la tradition à laquelle on se référera demain! Avant de la compléter à nouveau. Dans une démarche créative sans fin. Sans rupture du fil. Il ne s'agit en rien de jeter aux oubliettes les bases d'une pratique martiale actuelle et exigeante en dojo (elle reste irremplaçable, mais elle n'est qu'un début), mais de se donner les moyens d'étoffer cette pratique en sortant du formatage et en y acceptant ce qui peut interpeller venu d'ailleurs. Certes cela veut dire remise en question de pas mal d'idées reçues, travail encore accru, dans un effort d'imagination et d'ouverture sans limite. Pas évident. Fatigant. Déstabilisant, un temps sûrement. Mais puisqu'il est dit qu'il ne faut jamais s'arrêter sur la Voie...

Il est fort à craindre que si la science de l'efficacité dite "de terrain" devenait le monopole de personnels armés simplement formatés aux ordres ou, bien pire, de mercenaires débarrassés de tout

scrupule, ou encore d'agresseurs individuels dans la vie quotidienne, c'en serait définitivement fait de notre droit au dialogue, voire à l'opposition, donc de nos libertés. Le temps de le comprendre, il sera trop tard. En disant cela, j'exprime une réelle inquiétude, à mesure que se précise la couleur de ce siècle... La volonté de "ne pas se battre" ne doit jamais exclure celle de "ne pas subir" (4). Encore faut-il faire en sorte de garder cette volonté et les moyens de pouvoir la mettre en oeuvre le cas échéant. Rester prêt dans sa tête (garder l'esprit de décision) et dans son corps (avoir de quoi pouvoir faire échec). Avec, aussi, le pouvoir de distinguer, pour continuer à respecter les valeurs qui ont construit l'Homme depuis des siècles. C'est là faire honneur à la Tradition martiale (et j'irai jusqu'à utiliser à ce niveau une majuscule) et à ceux qui l'ont initiée et sans cesse enrichie, à l'intention de personnes engagées dans le combat pour préserver une société de paix. A nous, pratiquants en dojos, héritiers de cet esprit-là, cette responsabilité d'y planter de nouvelles graines pour continuer à la faire vivre sans l'assécher. Aux Sensei, suivis de leurs Sempai, de prendre conscience de

l'urgence à s'engager avec détermination sur cette route-là. Je crois toujours à la valeur de l'exemple. Or ils sont "devant"!

**A suivre : Tradition martiale (2)
la transmission d'un esprit et d'un comportement**

Roland Habersetzer (www.tengu.fr)

(1) J'évoque bien entendu ici les arts martiaux dits "externes" (de la famille des Karaté, Ju-jutsu, Aiki-jutsu, Taekwondo, Wushu, Ken-jutsu,...), où l'empreinte guerrière du passé est encore très présente. Encore que les arts dits "internes" (famille des Taichi, Hsing-I, Pakua,...) n'aient rien à leur envier, à l'origine, mais ils sont actuellement plus facilement déviés de leur sens premier, au point que nombre de leurs adeptes se sentent très éloignés des mêmes problématiques.

(2) De la révolte des paysans de Shimabara en 1637, qui a tenu en échec pendant des mois l'armée régulière du Shogun (voir mon roman "Amakusa Shiro, samouraï de Dieu", paru en 2012 aux Editions Amalthée) jusqu'à celle de Satsuma en 1877, où les derniers samourais tombèrent sous les coups d'une nouvelle armée régulière japonaise formée par des instructeurs étrangers avec des armes et des principes de combat modernes.

(3) N'est évoqué ici qu'un contexte d'affrontement avec arme individuelle.

(4) "Ne pas se battre, ne pas subir" est un aphorisme créé par Roland Habersetzer et qui se trouve au centre de l'enseignement de son Tengu-ryu. Voir également les précédents articles de l'auteur dans les numéros 16, 17, 18, 19 et 20 de "Dragon", qui contribuent à éclairer le thème abordé dans celui-ci (N.D.L.R.).